

WATAYA RISA

PAUVRE CHOSE

Roman traduit du japonais
par Patrick Honoré



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Appel du pied
Install
Trembler te va si bien

Titre original : *Kawaisoudane?*

© 2011, Risa Wataya. All rights reserved

First published in Japan in 2011 by Bungeishunju Ltd., Tokyo
Publication rights for this French edition arranged by Kodansha Ltd.

© 2015, Editions Philippe Picquier
pour l'édition française

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Izutsu Hiroyuki

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1122-6

Je me suis sentie vaciller, j'ai cru que je faisais un malaise, je me suis agrippée à la bibliothèque, la bibliothèque et le calendrier accroché au mur vacillaient aussi, alors j'ai compris que c'était un tremblement de terre.

Incroyable la facilité avec laquelle la terre tremble. A croire que mon immeuble est bâti sur un flan caramel. J'ai l'impression que le parquet se ramollit, se liquéfie, se désagrège lentement. La tête me tourne, je m'accroupis par terre, au milieu des acouphènes, mon champ visuel est envahi de kaléidoscopiques motifs sombres. Les tremblements de terre sont une horreur. A Tôkyô où ça vacille si facilement aussi c'est une horreur. Ça a encore tremblé, ça fait combien de fois en un mois? C'est surtout le matin, j'ai l'impression.

Quand ça tremble, la majorité des Tôkyôïtes se contentent de dire : « Ah tiens, encore un... », s'immobilisent un court moment, puis reprennent leur vie quotidienne dès que c'est fini, mais moi, je reste figée sur place une éternité. Les deux pieds campés sur le sol, je ne suis pas tranquille tant que je n'ai pas vérifié et revérifié que les tremblements ont cessé. Si ça tremble à peine, je me dis que ça doit être le signe avant-coureur

du séisme géant, je me prépare à ce que la terre se mette à secouer pour de bon l'instant suivant, avec phénomènes sonores, et que mon appartement soit emporté comme un fétu de paille.

L'administration métropolitaine alerte les gens par tous les moyens possibles, mais tout n'est pas fait pour protéger à coup sûr le moindre citoyen en prévision de toute éventualité. Et comme si ça ne suffisait pas, ils continuent à construire des tours de télécommunication à des hauteurs pas croyables, à creuser de nouvelles lignes de métro souterrain. Donc finalement, les mises en garde, c'est juste pour pouvoir nous faire la leçon : « On vous avait pourtant prévenus, tant pis pour vous. Faut pas venir vous plaindre si les gens comme vous qui n'ont pas encore acheté leur équipement d'urgence meurent ! »

Aujourd'hui aussi, en ville, pendant que j'attendais à un feu rouge, j'avais senti dans mes pieds la vibration d'une chose immense qui passait sous la terre. Une sensation que je n'ai jamais connue sur les routes de ma région natale, jusqu'à ce que je me figure que c'était sans doute le métro qui roulait en dessous. On oublie facilement son existence quand on vit au-dessus du sol. Le sous-sol de Tôkyô, avec son infinité de lignes de métro, est tellement creux qu'on se demande s'il ne suffirait pas d'une pichenette pour que la capitale s'effondre sur elle-même, comme une fourmilière mal conçue.

J'ai peur des tremblements de terre. Au point qu'en ville, au bureau, sur les quais du métro, à tout moment je panique à l'idée qu'il en survienne un. C'est à cause de mon expérience du tremblement de terre de Kôbe-Ôsaka-Awaji en 1995. A l'époque, j'étais encore enfant,

je n'habitais pas à Kôbe, là où les dégâts ont été les plus importants, mais à Ôsaka. De fait, je ne l'ai pas senti si fort que ça, mais j'ai vu Kôbe peu de temps après quand j'ai rendu visite à de la famille que j'ai là-bas.

Et je sais à quoi ressemble une ville qui s'est pris un séisme d'intensité 7¹.

Je ne suis pas près d'oublier ce paysage. Exactement l'image que je me fais d'une ville après un bombardement aérien pendant la guerre. Les maisons en bois aplaties sur le sol, un champ visuel totalement ouvert qui laisse voir jusqu'à très loin parce que la plupart des bâtiments sont réduits à l'état de gravats. Ça empes-
tait la fumée de l'incendie qui avait suivi, évoquant spontanément un mot : culture sur brûlis.

La tour où habitaient les gens de ma famille était fendue verticalement par le milieu, une belle fissure qui courait du dernier étage jusqu'au rez-de-chaussée. Les habitants du dernier étage avaient mis des planches en travers de la fissure pour pouvoir passer d'un bord à l'autre. J'y suis passée moi aussi, et quand on jetait un coup d'œil en bas, on voyait jusqu'au fond du fond de la fissure. Vous sentiez le vent qui montait de cette crevasse de plusieurs dizaines de mètres de profondeur vous passer entre les jambes, votre corps entier devenait tout mou, toute force vous lâchait, j'ai failli m'évanouir. L'immeuble a été démoli, bien sûr, et les gens de ma famille ont déménagé ailleurs, ça a été une catastrophe pour eux j'imagine.

Les victimes s'étaient réfugiées dans les gymnases des groupes scolaires, avec les cabines blanches des

1. L'échelle japonaise d'intensité sismique (à ne pas confondre avec la magnitude) est une échelle fermée (7 est le maximum) de l'intensité d'une vibration effectivement ressentie en un point donné.

toilettes sommaires alignées d'un bout à l'autre du stade. On sentait que des gens étaient là, mais ils devaient rester enfermés parce qu'en fait on ne voyait pas grand monde, tous se faisaient discrets.

Je m'amusais avec ma sœur avec les accessoires de sport du gymnase quand des bénévoles, nous prenant pour des victimes, nous ont tendu des sacs avec toutes sortes de friandises à l'intérieur. Nous avons refusé, mais ils ont cru que c'était par timidité, ils ont fait « non non » très vite de la tête, sont remontés dans leur voiture et sont repartis. Nous n'y avons pas touché, nous avons posé les sacs sans rien dire sur les tables à côté des grosses marmites de distribution de riz et nous sommes parties. Même de retour à Ôsaka, où nous avions encore une maison, nous, les fines cloisons de plastique des toilettes sommaires de Kôbe, le gymnase silencieux où couchaient encore tous ces gens, nous retenaient tacitement de manger des bonbons.

Si l'immeuble de ces parents dans un quartier d'habitations tout ce qu'il y a d'ordinaire se retrouvait dans cet état, à quoi ressembleraient la capitale et ses grappes serrées de gratte-ciel ? Rien que d'y penser je vois l'enfer. Il faut une sacrée dose de volonté de survie pour en revenir. Je ferme les yeux et me fais une simulation mentale.

Le grand tremblement de terre survient alors que je me trouve dans le métro à attendre un train, sur le chemin de retour du grand magasin où je travaille. Grondements telluriques, hurlements des gens autour de moi, impossible de rester debout, je me retrouve les fesses par terre sur le quai. Pour commencer, je perds mes chaussures à talons hauts. Porter des chaussures aussi instables, dangereuses, inconscientes, c'est évidemment se destiner à être la première victime de

la sélection naturelle. Déraillement ! S'éloigner au plus vite du quai, certes, mais c'est pour me faire bousculer et prendre des coups à la tête dans la cohue. Ténèbres, courant coupé, effondrement du plafond alors que les pieds barbotent dans l'eau souterraine, gens hagards qui fuient.

Même la tête en sang, je me fais la promesse de survivre, grâce à la lumière de mon téléphone portable, ma mini-bouteille d'eau minérale, et mon bonbon au citron. Mais j'ai beau m'imaginer la scène, en dernier ressort, je me retrouve toujours prise dans la fumée d'un incendie à l'intérieur du métro, et finalement je meurs avant d'avoir retrouvé la sortie. Ou si je parviens à sortir, je me fais assommer avec un morceau de bois par la foule paniquée qui veut me voler mon sac à main contenant le bonbon au citron que j'y garde en permanence pour les cas graves. *Game-over.*

Les filles du magasin ne se doutent même pas de ma hantise des tremblements de terre. Si le séisme avait lieu dans le magasin, toutes habillées à la dernière mode et chacune persuadée d'être faible et de mériter d'être sauvée la première, elles s'accrocheraient à moi.

Qu'apparaisse un cafard ou que survienne un tremblement de terre, il y a toujours une fille dont la fonction est de ne jamais hurler quoi qu'il arrive. En l'occurrence : moi. Je suis là pour répondre à toutes les attentes, et dans les étages du grand magasin plongé dans le noir, je serais sans doute volontaire pour faire le tour des rayons à la lampe de poche. Et je n'en ressortirais pas vivante, investie du rôle de celle qui meurt toujours la première dans n'importe quel film catastrophe.

Il y a un personnage qui me vient nécessairement à l'esprit quand je me fais ma séance tremblement de

terre, c'est celui du héros qui doit venir me sauver. Celui dont l'existence seule suffit à me rassurer, celui qui me prend dans ses bras pour m'emmener dans un endroit sûr pendant que je suis évanouie. Le réseau de transport est paralysé, les téléphones portables ne sont plus connectés, mais, sans se décourager, il devine tout de suite : on est tel jour à telle heure, Julie doit nécessairement se trouver à tel endroit, et s'y précipite pieds nus sans prendre le temps d'enfiler ses chaussures.

Ce héros, censé penser à moi en permanence, mémoriser intégralement mon emploi du temps de chaque jour, en principe ce devrait être Ryûdai, mon copain, sauf que, ces temps-ci, je me demande s'il viendrait réellement me sauver, j'en doute même tellement que, la main dans la main quand on sort ensemble, je me prends à lever la tête pour le regarder. Le menton volontaire, le regard droit, les pectoraux durcis à l'American Football Circle.

Non pas que je pense que Ryûdai soit incapable de se montrer l'homme de la situation en cas d'urgence, ni que je le soupçonne de ne penser qu'à lui. Pour ça, il possède réellement une abnégation à toute épreuve et un mental de justicier, il est fait de l'étoffe de ces héros qui trouvent précisément leur plein emploi en cas de tremblement de terre.

C'est juste que, le jour du grand tremblement de terre, ce ne sera peut-être pas moi qu'il ira sauver, mais plutôt Akiyo.

Laquelle des deux tu iras sauver finalement, dis, Ryûdai ?

La question résonne on ne peut plus clairement dans mon crâne, au point que je me demande si les mots n'ont pas franchi mes lèvres et je me retourne en sursaut

pour voir la tête qu'il fait. Il faut que je le voie avec sa tête habituelle, à rire devant la télé, pour être sûre que non, ça va, je ne l'ai pas dit.

Akiyo, qui habite encore chez toi. En cas de tremblement de terre, c'est à sa sécurité à elle que tu penseras et c'est chez toi que tu voleras. Pas tant par amour que par instinct de protection. Ton bel instinct de protecteur qui te dira de donner la priorité à la plus faible, ton cancer de la bonté en ce qui me concerne.

Je dois reconnaître que j'ai beau avoir une frousse bleue des tremblements de terre, mes capacités de survie sont certainement supérieures à celles d'Akiyo. Pendant que moi, la tête en sang, bombardée de gravats par derrière, je serais allée reprendre avec les dents le sac qu'on m'aurait volé, Akiyo, dans une chambre relativement sûre, s'impatienterait qu'on vienne la tirer de sous l'armoire. Ryûdai, en vitesse accouru, les veines saillantes sous l'effort herculéen, soulèvera l'armoire, sauf que ça ne suffira pas, elle dira qu'elle a une jambe cassée, ou qu'elle n'y voit plus très bien, pour ne pas qu'il s'en aille. De mon côté, plongée dans le désespoir en plein territoire inconnu mais animée de la *Weltanschauung* de Ken le Survivant, j'arpenterai la ville transformée en champ de ruines dans tous les sens jusqu'à trouver le centre de secours.

Ryûdai et moi nous retrouverons probablement plusieurs jours après le séisme, au hasard d'une file d'attente de distribution de repas dans une école primaire de l'arrondissement de Shinjuku. Mais si c'est pour l'entendre me dire, Akiyo dans les bras : « Ah, Julie, je savais que tu étais saine et sauve ! Décidément, quelle force ! », je quitte la file sans même attendre ma ration de boulettes de riz et je me fais personne disparue pour de bon.

Ryûdai souffrait énormément, et comme toute sa souffrance lui montait au visage sous forme de ridules et de rictus divers, dès que j'ai vu cette expression de martyr, j'en ai oublié ma propre souffrance, et oui bon, ça va ça va, je suis d'accord, et j'ai plutôt eu envie de le couvrir d'une serviette éponge ou de lui faire un massage d'épaules.

— Si tu refuses absolument que j'aide Akiyo, je suis au regret de te le dire, mais je te quitte, Julie.

Les déclarations de rupture, ça ressemble aux verdicts de peine de mort : par la vertu de ces quelques mots brefs je m'étais retrouvée pendue étranglée, alors qu'en premier plan de ses yeux et de son visage catastrophé sous l'effet d'une tristesse aussi forte, que dis-je, plus forte que la mienne, ses mains serraient mon cou jusqu'à me faire tourner de l'œil.

Après un instant de silence total, Ryûdai et moi avons ravalé une gorgée de salive sèche et n'avons plus prononcé un mot jusqu'à ce que, d'une table voisine, ou peut-être plus lointaine, nous parviennent des rires et des voix de filles. Clientèle à quatre-vingts pour cent féminine, mobilier Carl Hansen, tableaux de tissus de Marimekko, abat-jour Moomin et musique de fond pop européenne, je dois dire que je n'avais pas imaginé qu'on pût parler rupture dans un espace au décor si pur et chaleureux que ce café d'inspiration scandinave.

Très précautionneusement, en faisant très attention que Ryûdai ne remarque rien, mais après avoir repris une respiration tout de même, sous la table, j'ai décroisé et recroisé mes jambes dans l'autre sens.

— Ryûdai, encore une fois, ne nous énervons pas, réfléchis bien. Tu es vraiment en train de.

De me dire qu'il choisissait Akiyo plutôt que moi ? Sentant l'envie de pleurer me monter à la gorge, j'ai préféré couper ma phrase.

Attends, calme-toi, ne pleure pas, ne te fâche pas. Mettre Ryûdai dans l'embarras pour en profiter, c'est te mettre au même niveau qu'Akiyo.

Un moyen très efficace pour stopper les larmes : fuir un instant la réalité et penser à autre chose. J'ai dévié le regard et j'ai regardé de mes yeux rougis la carte des parfaits maison affichée au mur derrière Ryûdai.

PARFAIT AUX RAISINS D'AUTOMNE..... 630 yens.
De gros grains de raisin et un sorbet mauve, pour un délice de douceur acidulée. Des bandes de crème fouettée alternées avec de la génoise mauve, surmontées de trois gros grains de raisin comme des bijoux empilés l'un sur l'autre. De par sa vibrante couleur raffinée, ce parfait raisin vous tape à l'œil tel le parfait fraise ou le parfait fruits, sans néanmoins dépasser le sentiment de sécurité royale que procure le parfait chocolat. Ces grains d'une modeste couleur violet passé possèdent cependant une patine adulte parfaitement lubrifiée qui s'harmonise au spleen automnal. Je voudrais bien m'en faire un, mais ça doit faire grossir, ça fait combien de kilocalories, cette chose ? Un parfait raisin, a priori ça devrait être moins lourd que le parfait banane ou le parfait chocolat, mais s'ils ne l'affichent pas, cela signifie que ce n'est pas assez *low calories* pour pouvoir en faire un argument marketing, je dirais même que l'établissement a manifestement intérêt à cacher cette information négative, si ça se trouve ça dépasse même les 500 kilocalories du

paquet de chips moyen, ou dans ces eaux-là, à tout le moins.

J'aurais bien envie d'appeler le serveur pour lui poser la question, mais à tous les coups, employé précaire qu'il est, il n'aura aucune idée de la valeur énergétique de tous les produits à la carte et ça ne me mènera qu'à le voir pris d'hésitation : « Un instant, s'il vous plaît » et disparaître en cuisine pour demander à un vrai employé en CDI, qui le rabrouera d'un vulgaire : « Hein ? Mais comment tu veux que je le sache ? C'est qui, cette cliente, d'abord ? Qu'est-ce qu'elle a à s'inquiéter des calories de nos parfaits ? Si elle ne veut pas grossir, elle n'a qu'à pas en manger, quoi ! » Sur ces entrefaites, le gérant s'y mettra à son tour : « Elle est comment, en fait ? Une grosse ? » demandera-t-il au précaire. « Comment elle était ? Ma foi, je n'ai pas très bien regardé, mais c'est sûr, Tsuji a raison, si elle a peur des calories, elle n'a qu'à pas en manger, c'est de l'obstination, sinon », répondra le serveur, accompagnant sa remarque d'un bruit de bouche de mépris, qui néanmoins se changera en air confus dès son retour en salle : « Je suis extrêmement désolé, mademoiselle, la valeur *calorifique*, on sait pas. Lequel désirez-vous ? » En même temps, par-devers lui, il se dira à mon propos, au choix : « Tsuji avait raison, c'est une grosse. Les grosses qui en plus te prennent la tête, je te jure... », ou : « Ah, c'est une mignonne... Bah, c'est normal alors qu'elle se préoccupe des calories, c'est pour sa silhouette, évidemment. » Si ce n'est pas trop demander à ce serveur en tablier noir qui m'a tout l'air d'un étudiant qui travaille ici en précaire, je préférerais l'option n° 2. De toute façon, je ne remettrai plus les pieds ici, maintenant que cet établissement est associé à cette histoire de rupture

avec Ryûdai, et puis d'abord qu'est-ce que j'en sais si l'employé s'appelle Tsuji, et d'ailleurs, ce que le serveur pense de moi je m'en contrefiche.

— Julie? Qu'est-ce qui t'arrive?

J'ai ramené mon regard à son point de départ, sur Ryûdai qui me regardait d'un air inquiet.

— Pas de souci. Mais tu pourrais me le redire encore une fois le plus clairement possible, s'il te plaît?

J'avais réussi à ravalé mes larmes par la vertu du parfait raisin, alors je lui ai demandé de répéter, bien que j'eusse parfaitement compris à en avoir par-dessus la tête de toute cette histoire.

— Si je dis maintenant à Akiyo de quitter l'appartement, elle n'a plus nulle part où aller. Si bien que, si toi tu refuses absolument que je continue à habiter avec elle, je suis dans l'obligation de te quitter.

Coulée. Torpillée. Ça suffit. Mon front est devenu soudain lourd. Je résiste, mais une grosse boule hors gabarit essaie de pénétrer par les tempes. Je me masse du bout des doigts pour atténuer le mal de crâne.

— Mais pourquoi faut-il que ça se passe comme ça? Pourquoi faut-il que nous nous quitions pour arranger Akiyo, dis? C'est elle que tu as quittée, en principe, non? Tu l'aimes encore?

— Non, bien sûr, celle que j'aime, c'est toi seule. Akiyo, je ne suis pas amoureux d'elle, mais actuellement, elle, elle n'a que moi pour l'aider. Je sais que ce que je dis est bizarre. Désolé.

— La raison, je m'en fiche, je ne peux pas rester avec un homme qui garde son ex chez lui.

Alors qu'une proposition de rupture a précédemment été formulée par la partie adverse, je fais exprès de la reprendre à mon compte comme une déclaration

spontanée, histoire de ne pas me retrouver dans une situation indésirable. Mon corps et mon esprit sont actuellement déconnectés, mon cœur flotte après avoir fait sécession, regarde nerveusement sur le côté mon moi qui, seul, maintient une attitude parfaite.

— Entendu. Ça n'a pas duré longtemps, mais j'étais heureux d'être avec toi. Tu ne me croiras peut-être pas, mais je t'aimais pour de vrai. J'aurais aimé te choyer plus.

— Si tu avais vraiment envie de me choyer, tu n'aurais pas proposé à ton ex de venir habiter chez toi.

— Oui. Désolé. Moi aussi, euh, comment dit-on en japonais déjà, ah oui, j'étais au taquet.

Ryûdai a fermé ses yeux à moitié comme s'il allait pleurer, au bord des larmes sans néanmoins y tomber jamais, m'a regardée avec l'expression de l'homme d'âge adulte sur qui pèse un immense chagrin.

Ce grand corps musclé au regard toujours un peu confus quand il regarde quelqu'un, attrapait délicatement mon cœur par un coin et le froissait comme des draps. Sa façon de parler un peu boiteuse de garçon qui a grandi aux États-Unis, qui ne maîtrise pas encore très bien le japonais, aussi.

— J'ai bien compris ta position. Tu peux me laisser le temps d'y réfléchir ? j'ai dit.

Ryûdai avait parlé après mûre réflexion. Ma réponse était donc toute réfléchie elle aussi. Puisque je n'avais pas envie qu'on se quitte, il ne me restait qu'à accepter ses conditions. Mais même par pure formalité, j'avais quand même besoin d'un peu de temps.

— Je suis très désolé.

— Pas de souci, tu n'as pas à t'excuser.

— Compris... Je suis fatigué. On mange un morceau ici ? Julie, de quoi tu as envie ? On demande le menu ?

Le sourire de Ryûdai, mêlé de fatigue, est amer et doux à la fois. Me voilà rassurée. Oui, c'est comme ça que j'aime que sourie celui que j'aime.

— Je n'ai pas vraiment d'appétit. Je vais prendre un café.

A vrai dire, j'avais une énorme envie de ce parfait raisin. Mais, le sourire induit par le visage jovial de Ryûdai aux lèvres, j'ai résisté de toutes mes forces.

*

La première fois que j'ai entendu de la bouche de Ryûdai qu'Akiyo allait habiter chez lui, j'ai cru que c'était une plaisanterie.

— Oh, mais pour une nuit, il n'y a pas de problème, voyons! Bon, je téléphonerai peut-être à tout bout de champ, mais sinon ça va!

— Non. Sans échéance. Jusqu'à ce qu'elle trouve un métier.

— Non? Sans blague? C'est Akiyo qui te l'a demandé?

— Non non, elle n'a rien demandé du tout, c'est moi qui lui en ai parlé parce que je me demandais ce que je pourrais faire pour l'aider.

— Mais enfin, ça ne va pas se faire, j'imagine. Il doit bien y avoir d'autres moyens.

— Certainement. Désolé de t'avoir dit ça. Ne t'inquiète pas de toute façon.

Tout en parlant, tous les deux, nous mangions un *ogura-yaki*¹ fourré à la glace à la vanille, genre de pâtisserie dont on ne sait pas très bien si c'est chaud ou

1. Sorte de chausson fait en pâte à gaufre, en principe plutôt fourré de pâte de haricots rouges sucrée.

froid, dans le parc Inokashira, là où il y a l'étang. Ryûdai avait choisi ce sujet de conversation comme si c'était tout naturel en point d'orgue après une agréable promenade en barque, et je ne m'étais absolument pas méfiée.

Je suis restée bouche bée, au risque de voir la glace à la vanille fondue me couler sur le ventre. Je n'ai même pas vu le vélo qui arrivait en face, mais Ryûdai m'a protégée comme sans même y penser en me poussant sur le bord du chemin, et voilà mon principal souvenir de cette journée.

*

— Je me demande ce que Ryûdai a dans la tête. Une fille qui accepte que son copain loge son ex chez lui, non mais où il a vu ça ?

— Oh, tu es dure dans les histoires de couple, toi ! C'est toi la boss, alors !

— Je t'en prie... Ayaha, toi si ton amoureux te dit qu'il a invité son ex à venir habiter chez lui, tu te dis que les affaires de cœur de toute façon c'est compliqué et tu acceptes ?

— Tu rigoles ? Je lui hurlerais dessus, « Non mais tu me prends pour qui ? » et ce serait fini sur-le-champ, oui !

A la cantine des employés du grand magasin, Ayaha, ma cadette dans la boîte, avec qui je prenais mon déjeuner, tirait la langue à s'en déformer le visage rien qu'à l'idée.

— Moi aussi, je pensais faire ça. Mais je n'ai pas pu. J'ai voulu faire bonne figure et refuser clair et net, mais ça n'a pas duré. Quand j'ai visualisé qu'on risquait

de se quitter pour de bon, là, plus personne. Parce que même si c'est du passé, les sept ans qu'il a été avec son ex, je ne peux pas lutter contre ça.

— Le présent, c'est le présent. Les hommes qui traînent leur passé derrière eux alors qu'ils sont avec une nouvelle copine, c'est l'horreur. Mais toi, même si vous vous séparez, avec... Ryûdai, c'est ça?, tu en trouveras vite un nouveau, voyons!

— Un nouveau... Alors là, ma vision ne va pas jusque-là.

— Ah, remarque, je te comprends, depuis que tu es avec lui, tu dégages une lumière! Même les clients, touchés par ton aura de bonheur, font essayage sur essayage, et achètent à tour de bras. D'où le chiffre d'affaires en hausse!

Repensant à ma motivation d'exception et aux bons résultats récents, j'ai déprimé encore plus profond.

— La déprime actuelle est à la mesure de mon bonheur passé, j'ai fait en posant les bras sur ma tête.

— Allons allons, ce n'est pas ta faute...

Ayaha, qui avait pris le menu *nyûmen*, a reposé ses baguettes et m'a caressé les cheveux. J'ai fermé les yeux et je me suis laissée faire. Ayaha a beau être plus jeune que moi, sans doute parce qu'elle a passé ses études à surtout s'amuser, a franchi bien plus de portes de l'enfer de la relation amoureuse que moi. Dans ce domaine des relations hommes-femmes, j'ai l'impression que c'est elle mon aînée, c'est toujours à elle que je me confie.

Aujourd'hui aussi, la cantine, où viennent déjeuner tous les employés du grand magasin du sous-sol au neuvième étage, est très animée. Les employés, un menu bon marché et un gobelet de thé clair et chaud sur leur plateau, passent entre les tables dans un sens

ou dans l'autre. Par la vitre de la salle fumeurs, séparée de la nôtre, on aperçoit les dames du sous-sol, l'étage alimentation, fumer leur cigarette au milieu des volutes de fumée, leur fichu triangulaire sur la tête.

Bien que ce ne soit pas l'endroit idéal pour se détendre, aujourd'hui ce vacarme me rassérène. Heureusement que je travaille. Si je devais y réfléchir en restant toute la journée cloîtrée chez moi, je serais encore plus empêtrée dans la tristesse et la confusion.

Ici, c'est mon lieu de travail. C'est pourquoi je raconte peut-être cette histoire ridicule à une cadette, mais d'abord je ne pleure jamais, et à la fin de la pause je range mon visage triste.

— C'est parce que tu es forte, ton copain en profite. Ici aussi, dès que les filles ont un souci, elles viennent toutes te demander conseil.

— Vraiment? Je me demande...

Effectivement, au travail, on m'adresse la parole avec respect, j'ai la réputation d'être fiable. Mais concernant ma relation avec Ryûdai, c'est plutôt lui qui tient les commandes, et moi je suis heureuse d'avoir trouvé quelqu'un sur lequel je puisse me reposer, tolérant, gentil. Evidemment, je n'avais pas imaginé que cette tolérance s'étendait jusqu'à son ex.

— Cela dit, l'ex en question, en voilà une qui n'a pas honte. Sous prétexte qu'elle n'a pas d'argent, débarquer comme ça chez son ancien copain, ça se fait, ça? Elle cherche à le reprendre, c'est évident, non?

— La fois où je l'ai rencontrée, elle m'a fait l'impression d'une fille normale, pourtant.

On n'était pas ensemble depuis longtemps quand, peut-être parce qu'il était heureux, peut-être par manie américaine, Ryûdai m'avait présentée très franchement

à tous ses amis et collègues japonais, ainsi que par Skype à ses amis américains et à ses parents. Et je n'ai pas détesté ça, être considérée et reconnue comme la copine officielle de Ryûdai par son entourage, j'en étais fière. J'étais heureuse que mon monde devienne deux fois plus vaste simplement par l'adjonction de l'univers du garçon que je fréquentais au mien.

Akiyo, qui m'a été présentée à ce stade comme « une amie », m'est apparue comme quelqu'un de petite taille, à la peau blanche, avec un sourire pas très assuré, plus jeune que moi, alors qu'en fait, elle avait trente ans, soit deux de plus que moi.

— Enchantée, m'a-t-elle dit avec un large sourire en me serrant la main.

Un contact très souple. Elle portait une chemise rose pâle, une jupe évasée beige foncé, pieds nus dans des mules à talon dont les lanières semblaient sur le point de se rompre. Pour une femme de trente ans, elle était plutôt pauvrement fagotée. Les racines de ses longs cheveux châtain foncé étaient noires, leurs pointes fourchues ou évasées comme le bas de sa jupe, son maquillage très léger, sa prononciation très approximative. Mais en même temps, je me suis dit que ce genre de fille qui laisse entrevoir ses failles devait avoir plus de succès que moi avec mes vêtements à la marque de mon employeur et mon maquillage total marketing.

Je n'ai passé qu'un très court moment avec elle, au restaurant italien du neuvième étage du grand magasin. Nous étions tous les deux en train de manger, à la fin de mon service, quand Ryûdai a reçu un appel d'Akiyo, et comme elle était par hasard dans les parages, elle nous a rejoints.

Elle a commandé un millefeuille aux fraises dont il a fallu qu'elle dépiaute entièrement la base feuilletée à la fourchette, faisant même tomber des fraises hors de l'assiette. Mais cela ne lui posait pas problème, elle ramassait ses fraises entre le pouce et l'index pour les replonger dans la crème pâtissière.

— C'est incroyable, de travailler dans un magasin grand comme ça. Moi aussi, il faut que je m'y mette sérieusement, m'a-t-elle félicitée avec un sourire quand Ryûdai m'a présentée. Sa dentition était légèrement de travers, mais de travers avec du charme.

Elle est repartie au bout de trente minutes parce qu'elle avait quelque chose à faire, et Ryûdai a payé comme si c'était normal.

Sur le coup, j'ai trouvé qu'ils avaient l'air assez intimes, je dois dire.

En rentrant, l'air légèrement gêné, Ryûdai est passé aux aveux.

— A vrai dire, avant d'être avec toi, j'ai été pendant sept ans avec Akiyo.

— Hein ? C'est vrai ?

Plus que le fait que Ryûdai et Akiyo aient été ensemble, c'était l'attitude d'Akiyo à mon égard qui m'avait surprise. Moi, ignorant qu'elle était son ex, je lui avais parlé très normalement, ce que je n'aurais certainement pas fait avec une telle familiarité si j'avais été au courant. Peut-être même que j'aurais évité de la rencontrer, en trouvant un prétexte quelconque.

— Elle non plus ne savait pas que je suis ta nouvelle copine, alors ?

— Si si, elle le sait. Je le lui ai dit dès qu'on a commencé à sortir ensemble.

— Mais elle n'avait pas l'air d'avoir la moindre répugnance à me rencontrer.

— Parce qu'elle est comme ça, ça ne la gêne pas.

Ni elle ne m'avait observée d'un œil inquisiteur pour savoir quel genre de fille j'étais, ni elle avait essayé de me faire sentir qu'elle avait été avec Ryûdai bien plus longtemps que moi. Elle avait eu l'air d'une simple amie tout ce qu'il y a de normal qui était juste venue parce que l'idée lui était passée par la tête, rien de plus.

Surtout que, à ce qu'il m'a déclaré alors, c'est lui, Ryûdai, qui avait mis un terme à leur relation. A sa place, pour le coup, je n'aurais aucune envie de rencontrer la nouvelle copine du garçon qui m'a quittée, franchement. Peut-être cachait-elle habilement des sentiments torturés, mais en ce qui me concerne, cela ressemblait fort à du je-m'en-foutisme, à un total manque de détermination.

— C'est fini entre nous, mais on est restés quand même sept ans ensemble, et comme il lui est arrivé toutes sortes de choses, ce serait trop de solitude pour elle de devenir complètement une étrangère. Maintenant, on se téléphone de temps en temps, un peu comme si on était de la même famille. Ça t'embête? m'a demandé Ryûdai comme avec des pincettes.

— Moi, je n'ai jamais été aussi longtemps avec quelqu'un, alors je ne sais pas trop, mais je suppose que ce serait quelque chose d'important pour moi. Et puis, c'est quelqu'un de bien. Je suis tout à fait pour que vous gardiez votre relation actuelle. Tu n'as pas à avoir de scrupules avec moi de ce côté.

Certes, cela m'avait surprise, mais puisque Ryûdai m'avait honnêtement dit la vérité, puisqu'Akiyo avait été gentille avec moi, la nouvelle copine, et surtout

puisque tous les deux s'étaient vus avec moi au milieu, cela m'avait rassurée, et émue.

— Ah bon. Merci, Julie.

Cette nuit-là, en rentrant à pied, je n'éprouvais aucune inquiétude, et avec Ryûdai à mes côtés, ma main dans la sienne, je me sentais environnée de sécurité par tout le corps. J'aurais pu faire la copine égoïste et exiger qu'il ne la revoie plus. Mais j'étais pleinement heureuse et je n'avais pas envie de jouer ce rôle de comédie. Quelque part dans mon cœur, alors que nous étions ensemble depuis si peu de temps, faire l'égoïste c'était risquer d'abîmer notre relation, j'imagine.

— Et avec Akiyo, quel genre de couple étiez-vous ?

Il me l'a raconté, et leur relation avait été beaucoup plus profonde que ce que je pensais.

Ryûdai, pour une raison liée au métier de son père, était parti aux Etats-Unis dans sa petite enfance et avait habité à San Francisco jusqu'à la fin de l'université. Après ses études, il avait travaillé pendant quatre ans dans une compagnie locale d'assurance-vie, puis, à cause de la crise, il ne m'a pas raconté les détails alors je ne sais pas très bien, mais enfin je suppose qu'il a dû être licencié lors d'une restructuration et il est rentré au Japon.

Evidemment, la conjoncture n'était pas plus brillante au Japon qu'aux Etats-Unis, il n'arrivait pas à trouver du travail et s'était trouvé dans une situation assez difficile. Pendant toute cette période, c'est Akiyo, avec qui il était depuis les Etats-Unis et qui était rentrée avec lui au Japon, qui l'avait soutenu et encouragé.

Ils s'étaient rencontrés alors que Ryûdai était étudiant et qu'Akiyo avait un job au self-service de la fac. Sa situation de famille à elle était assez compliquée, son

père, natif de Nagano, dirigeait une petite entreprise d'import et revente d'automobiles d'occasion. A l'origine, ils vivaient à quatre à Nagano, mais sa mère était rentrée dans sa famille pour s'occuper de ses vieux parents dans une autre préfecture, et n'était plus revenue, ce qui avait complètement disloqué la famille. Encore lycéenne, Akiyo avait rejoint sa sœur aînée qui faisait des études en Amérique, à San Francisco. Elle avait arrêté là les siennes et depuis lors avait tout le temps travaillé pour vivre.

*

— Mais puisqu'elle a de la famille à Nagano, pourquoi n'y retourne-t-elle pas ? m'a demandé Ayaha avec une moue dubitative après avoir écouté mon récit, alors que nous rapportions nos plateaux à la fin du déjeuner.

— Il paraît qu'elle a complètement coupé les ponts avec ses parents. Et d'après Ryûdai, même si elle retournerait dans sa famille à Nagano, elle aurait besoin de temps et d'argent pour venir à Tôkyô chercher du travail, ce ne serait pas rationnel.

— N'empêche, si c'était moi, je demanderais plutôt à mes parents qu'à mon ex. Quitte à déranger quelqu'un, au moins ça reste dans la famille. Même en habitant à Nagano, avec de la volonté il y a toujours moyen de venir chercher du travail rapidement et à peu de frais. C'est juste une excuse pour habiter chez son ex-petit ami, ça !

— Peut-être qu'elle ne s'entend pas du tout avec sa famille. Parce que même si les parents divorcent, en principe il y en a toujours un qui prend en charge les enfants. Deux enfants qui partent seuls à l'étranger, je n'ai jamais entendu ça.

— Dis, tu ne serais pas en train de lui trouver des excuses à cette fille, là ?

— Euh... non, ce n'est pas ça, mais...

A la fin de la pause du déjeuner, je suis redescendue avec Ayaha par l'ascenseur, de la cantine au 8^e jusqu'à l'étage mode femmes au 3^e. A la frontière entre le couloir réservé aux employées et l'espace de vente, une salutation et nous sommes entrées dans l'espace de vente. Aucun client ne nous regardait, mais c'est le règlement. Pas seulement par respect de l'étiquette, c'est aussi pour donner un tour de vis à notre mental, pour que nous rentrions dans notre rôle, chaque fois que nous passons des coulisses à la scène. D'autre part, tout employé qui se déplace doit transporter son porte-monnaie et son téléphone portable visibles dans un sac en plastique transparent, ce qui est sans doute une façon pour l'employeur de montrer avec ostentation qu'il contrôle d'une façon ou d'une autre la multitude des employés de l'énorme organisation qu'est le grand magasin.

L'étage est presque désert, nous sommes loin de l'agitation des soldes d'août. Actuellement, dans les boutiques, les nouvelles collections sont en rayons, avec les derniers articles soldés. Nous sommes déjà en septembre mais cette année, les chaleurs sont encore fortes et les clients qui déambulent dans les allées sont en manches courtes, les hauts à col de fourrure ou les pantalons en laine de la collection automne donnent trop chaud pour que l'envie vienne à quelqu'un de les acheter. Il y a des périodes comme ça où les étages mode et accessoires sont comme emprisonnés dans une bulle d'air, hors du monde.

Même dans les rayons où l'offre ne rencontre manifestement pas la demande, nous sommes tout de même censées vendre des vêtements d'une façon ou d'une autre. Aux clients qui n'ont apparemment pas eu le temps de faire les soldes et se trouvent aujourd'hui sans rien à se mettre, cherchant désespérément quelque chose de portable en cette saison, nous suggérons le reste des soldes, très avantageux. A ceux qui aiment être à l'avant-garde de la mode, qui changent leur garde-robe en temps réel par rapport aux magazines, nous présentons autant que possible tout ce qui est assuré de devenir les succès de cet automne.

— Dis donc, il n'y a pas foule, fait Ayaha avec une moue alors que nous approchons de notre boutique.

— Bah, les bonnes clientes sont les premières à venir à l'ouverture des soldes, elles ont déjà acheté tout ce qui leur plaisait. Et quand elles ont pris l'habitude d'acheter à prix soldés, les vêtements de la nouvelle collection paraissent chers, évidemment.

Dans la boutique déserte, les vendeuses replient des vêtements qui n'ont même pas été dépliés ou font d'autres gestes parfaitement futiles, de façon à ne pas avoir l'air désœuvrées aux yeux des clientes qui passent dans les allées. Tout sauf passer le balai, ça, ça fait fuir les clientes, c'est ce que je leur ai dit l'autre jour au meeting du matin, et je suis assez rassurée de voir qu'elles respectent la consigne.

— Merci! Je prends la relève!

Ayaha et moi reposons notre sac en plastique transparent dans le vestiaire employés et pénétrons dans la boutique. Celle qui va passer en pause nous salue de la tête d'un air content et nous cède la place. Quand

c'est l'ennui dans le magasin, le déjeuner et les pauses sont nos seuls plaisirs.

On nous fait souvent la réflexion : ça doit être exténuant quand il y a du monde. Mais en réalité je préfère de loin la période des soldes au désœuvrement des périodes normales. Ce joyeux remue-ménage de fête me donne bien plus l'impression d'être en vie. Quand les clients dépensent plein de sous, que les articles partent comme des petits pains, je me sens vibrer. Les clients aussi entrent très chauds dans les boutiques, même sans aucune idée de ce qu'ils veulent acheter, c'est sans doute qu'eux aussi doivent préférer l'ambiance des soldes.

Le plus amusant dans la mêlée des soldes, c'est quand les marques les plus haut de gamme jettent leur morgue aux orties et que pointe l'âme du vrai commerçant.

— *Irasshaimase!* Bienvenue!

Les vendeuses crient en prenant leur voix suraiguë de coyotes hurleurs des montagnes, pour ne pas se laisser distancer par la boutique de la marque concurrente. Ce « *Irasshaimase!* » adressé aux clients, ça devient vite un tic si on ne fait pas attention, on finit par gauchir l'intonation jusqu'à ne plus savoir le prononcer correctement. Au stade suivant, le « *Irasshaimase!* » devient même l'item d'une déconstruction phénoménologique de l'oralité : « A la base, d'où ça sort, de dire "*Irasshaimase!*", d'abord? »

En période de soldes, quand le soir je me lave la tête, j'entends dans le bruit de la douche une voix de femme qui dit « *Irasshaimase!* ». Je me retourne en sursaut. Personne, bien sûr. Mais quand les ondelettes de « *Irasshaimase!* » poussent ainsi jusque chez moi, je comprends confusément que je vis là la scène la plus intéressante du film.

« Pendant les soldes, c'est quand les clients ressortent en nage des cabines d'essayage malgré la climatisation que tout se joue », me disait l'aînée qui m'a formée. Et en effet, c'est quand les clients ont les yeux rougis d'excitation qu'il faut en profiter pour leur faire acheter un max, parce qu'avec les étiquettes à moitié prix, les marges sont maigres. Il n'y a pas de quoi parader, mais en fait, en temps normal, un grand magasin comme le nôtre qui prétend fixer ses prix assez haut a peu de clients. En temps normal, on se la joue commerce de luxe, mais pendant les soldes, toute honte bue, on fait miroiter les discounts plein pot. Moi, pendant les soldes, j'avais attrapé un rhume d'été, j'avais la fièvre, mais je faisais les ventes directement au contact du client avec un patch glacial sur le front, caché par le chapeau de l'uniforme.

Grâce à quoi le chiffre d'affaires a dépassé l'objectif de 1,1 million ! C'est là-dessus qu'on a vécu pendant la bulle d'air de la consommation qui a suivi.

*

Le meeting d'après la fermeture des portes s'était éternisé, je suis arrivée chez moi à minuit passé. Tout ce que j'avais réussi à oublier tant que j'étais au travail, le problème avec Ryûdai, m'est revenu tout à coup une fois rentrée dans mon appartement où j'habite seule. Il me fallait de l'alcool sinon ça n'allait pas être possible.

— Je ne sais pas pourquoi, je n'avais rien senti aux Etats-Unis, mais dès qu'on est rentrés au Japon, mes sentiments vis-à-vis d'Akiyo se sont brusquement modifiés, m'avait raconté Ryûdai à propos d'Akiyo avant même qu'il soit question qu'elle habite avec lui.

C'était comme si la magie ne fonctionnait plus, je ne me disais plus que je l'aimais. Elle, elle m'aimait toujours comme avant, et moi je ne l'ai pas trompée ni rien, même maintenant je suis vraiment désolé pour elle.

Ryûdai semblait avoir des réticences à me parler de ses sentiments vis-à-vis d'Akiyo, il parlait plus pesamment que d'habitude. Moi, je voulais comprendre dans le détail, alors je l'avais poussé à me raconter.

— Alors qu'à San Francisco elle était très à l'aise avec son travail à la cantine de la fac et que sa vie semblait lui plaire, dès que j'ai dit que je voulais rentrer au Japon, elle a tout plaqué pour me suivre. Mais pour moi, au Japon, ça n'a pas été facile du tout, je n'arrivais pas à m'y faire, je me détestais de ne trouver que des petits boulots de prof d'anglais, je l'ai un peu négligée. Et ça a été encore pire quand j'ai trouvé un vrai emploi. Mais elle, elle est restée tout le temps à mes côtés, à me soutenir.

Ryûdai et Akiyo, un amour qui a traversé l'océan. Ryûdai et moi, nous, on a traversé quoi ?

Après avoir rapidement vidé la canette de bière que j'avais achetée au retour du travail, l'angoisse était trop lourde alors j'ai téléphoné à Ryûdai. Ça a sonné mais il n'a pas décroché. Depuis cette histoire d'Akiyo, il répond de moins en moins à mes appels. Evite-t-il de décrocher de peur que quelque chose devienne gênant ? Mais dans ce cas, puis-je encore dire que je suis sa copine ?

J'ai poussé un soupir, je me suis affalée sur la table, le plateau a glissé sur la base, je l'ai remis en place. L'hiver, elle se transforme en *kotatsu*¹, c'est très pratique

1. Table basse munie d'un système de chauffage par en dessous et isolée par une sorte d'édredon pour rester bien au chaud.

pour quelqu'un qui vit seul, mais le plateau a tendance à glisser.

Je me suis sentie la nuque lourde, j'ai touché ma poitrine et j'ai compris que je n'avais pas enlevé le long collier de fausses perles que je portais aujourd'hui sur le point de vente. Je m'en étais acheté un long pour renforcer les rayures verticales de mon vêtement. Mais il me donne des contractures dans les épaules au bout d'un certain temps.

« Bref, je peux acheter tous les articles à la dernière mode au tarif préférentiel employés que je veux, je ne fais pas le poids devant une fille en chemisier rose défraîchi », j'ai marmonné en dégrafant mon collier et en jouant avec comme un chapelet bouddhiste.

Depuis quand suis-je devenue capable de m'acheter des bijoux fantaisie sans attendre de m'en faire offrir par un garçon ? C'est vrai, jusqu'au début de ma vingtaine, m'acheter une bague ou un collier m'aurait paru le comble de la vanité. Puis ce genre de fierté m'a passé, et les accessoires qui me plaisaient, je me les suis achetés toute seule. N'empêche, je ne suis pas loin de penser que c'est au contraire ce refus de s'acheter soi-même un bijou qui est l'esprit le plus véritablement féminin.

Les vêtements neufs de la marque que nous vendons et que je viens d'ôter sont posés sur le canapé en tissu. Leur présence semble la seule source de lumière dans ce studio désespérément petit, malgré les ressources que j'ai déployées pour l'aménager de jolie façon. Au menu ce soir : salade de spaghettis et boulette de riz aux œufs de morue, le tout acheté en passant à la supérette du quartier.